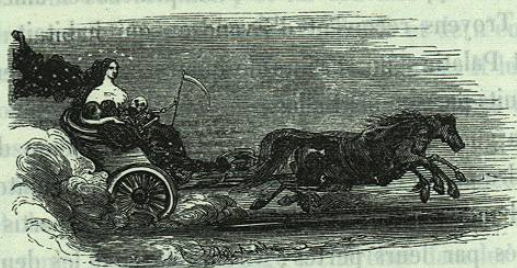


DIVINITÉS ALLÉGORIQUES.



Les anciens, suivant les inspirations d'une imagination déréglée, divinisèrent les vertus, les vices et les maux. Ces divinités, dont le nombre se multiplia à l'infini, eurent des autels et des temples. Leurs statues avaient un caractère particulier et étaient entourées d'attributs qui prouvaient qu'en les adorant, on obéissait tout à la fois à la crainte et à l'espoir.

Ces sortes de divinités ont servi aux poètes, aux peintres et aux statuaires à exprimer d'une manière figurée des idées auxquelles l'allégorie prête de nouveaux charmes.

Nous parlerons de quelques-unes d'entre elles.

LA VERTU.

Cette déesse, fille de la Vérité, est représentée vêtue de blanc, modeste et imposante tout à la fois, tantôt tenant la pique et le sceptre, tantôt couronnée de laurier, tantôt ailée, tantôt assise sur un cube de marbre, image de la solidité.

LA VÉRITÉ.

La Vérité, fille de Jupiter et de Saturne, est mère de la Justice et de la Vertu. Apelles l'avait représentée, dans son tableau de la Calomnie, sous les traits d'une femme modeste. On lui met à la main un miroir de forme ronde. Long-temps cachée au fond d'un puits, elle en sortit un jour et fut effrayée de l'accueil que lui firent les mortels.

LA FÉLICITÉ.

C'est une belle reine assise sur un trône et tenant d'une main un caducée et de l'autre une corne d'abondance. Les Athéniens lui avaient élevé un temple. Lucullus et Lépidus lui en consacrèrent un autre à Rome. On la symbolise quelquefois par deux

cornes d'abondance croisées, entre lesquelles s'élève un épi, ou sur un vaisseau au milieu d'épis.

L'HONNEUR.

Les emblèmes de ce dieu sont : la couronne de laurier, une lance ou pique, une corne d'abondance et quelquefois, au lieu d'armes, l'olivier de la paix, qui est le prix du courage. Il avait à Rome deux temples : le premier fut fondé par Marcellus en même temps que celui de la Vertu. Un augure ayant averti Marcellus que ces deux divinités ne pourraient tenir dans l'étroite enceinte d'un seul temple, il éleva deux édifices distincts ; mais, pour arriver à celui de l'Honneur, il fallait passer par celui de la Vertu.

LA PRUDENCE.

La Prudence tient un miroir entouré d'un serpent.

LA CONCORDE.

Les Grecs l'honoraient sous le nom d'Homonée. Les Romains lui élevèrent sur le Forum un temple magnifique qui servait souvent aux délibérations du

sénat. Bâti par Camille, il fut incendié, puis relevé par Tibère et enfin restauré par Constantin. Deux cornes d'abondance entrelacées, un faisceau de verges, un caducée, une pomme de grenade qu'elle tient à la main, servent à la caractériser.

LA PAIX.



Cette fille de Jupiter et de Thémis porte une couronne de laurier. Dans sa main est une branche d'olivier. On voit sur son sein la statue de Plutus. Compagne de Vénus et des Grâces, elle avait un

autel à Athènes ; mais à Rome, capitale du dieu de la guerre, on lui dédia plusieurs autels. Vespasien, après la guerre de Judée, lui éleva le plus magnifique des temples de Rome. Il contenait tous les trésors ravis au temple de Jérusalem, une riche bibliothèque, des statues, des tableaux et une grande quantité de curiosités naturelles.

Aimable paix, vierge sacrée,
Descends de la voûte éthérée.
Viens voir tes temples relevés,
Et ramène au sein de nos villes
Ces dieux bienfaisants et tranquilles
Que nos crimes ont soulevés.

J.-B. ROUSSEAU.

LA FIDÉLITÉ.

Elle fut adorée dans le Latium avant même que Romulus et Numa eussent donné des lois à ces peuples. Le serment qu'on faisait en la prenant à témoin était regardé comme le plus inviolable de tous. On la représente vêtue de blanc et les mains jointes. Ses prêtres étaient voilés d'une étoffe blanche dans les cérémonies publiques ; mais on ne lui sacrifiait point de victimes, parce qu'elle doit être inflexible et ne peut céder à aucune prière. Deux mains jointes ensemble sont l'emblème de la foi donnée et reçue.

LA PUDEUR.

Elle est représentée sous les traits d'une jeune femme couverte d'un voile blanc.

LA PUDICITÉ.

Cette autre divinité, qu'il ne faut pas confondre avec la précédente, est représentée sous les traits d'une matrone aux amples draperies, à l'air noble et plein de réserve. Les femmes qui avaient convolé en secondes noces étaient exclues de son temple.

LA LOI.

La Loi, fille de Jupiter et de Thémis, tenait un sceptre à la main.

ASTRÉE ou LA JUSTICE.

Pendant l'âge d'or elle habitait la terre ; mais, épouvantée des crimes des hommes, elle remonta au ciel. On pense qu'elle se fixa dans le signe du zodiaque appelé la Vierge.

Il ne faut pas la confondre avec Thémis.

On la représente sous les traits d'une vierge au regard sévère, au visage plein de dignité, l'épée dans une main, la balance dans l'autre.

Descends du ciel, divine Astrée;
Ramène-nous ces jours heureux
Où, des mortels seule adorée,
Seule tu comblais tous leurs vœux.

LA MOTTE.

L'AMITIÉ.

Les Grecs la représentaient vêtue d'une robe agrafée, la tête nue, la poitrine découverte jusqu'à la place où bat le cœur, embrassant de la main gauche un orme sec autour duquel s'enlaçait une vigne chargée de grappes. A Rome, c'était une jeune fille vêtue d'une robe blanche, le sein à moitié nu, la tête ornée de myrte et de fleurs de grenadier entrelacés. Sur la frange de sa tunique on lisait ces mots : « La mort et la vie ; » sur son front étaient gravés ceux-ci : « L'été et l'hiver ; » enfin sa poitrine était ouverte et laissait voir le cœur avec ces mots : « De près et de loin. »

Au fond d'un bois à la Paix consacré,
Séjour heureux de la cour ignoré,

S'élève un temple où l'art et ses prestiges
N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple et fait pour les Dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent ;

A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.

Las ! ils pensaient, dans leur crédulité,

Que par leur race il serait fréquenté.

En vieux langage on voit sur la façade

Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,

Le médaillon du bon Pirithoüs,

Du sage Achate et du tendre Nisus,

Tous grands héros, tous amis véritables :

Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.

Les doctes Sœurs ne chantent qu'en ces lieux,

Car on les siffle au superbe Empyrée.

On n'y voit point Mars et sa Cythérée,

Car la Discorde est toujours avec eux :

L'Amitié vit avec très-peu de dieux.

A ses côtés, sa fidèle interprète,

La Vérité, charitable et discrète,

Toujours utile à qui veut l'écouter,

Attend en vain qu'on l'ose consulter :

Nul ne l'approche, et chacun le regrette.

Par contenance un livre est dans ses mains,

Où sont écrits les bienfaits des humains,

Doux monuments d'estime et de tendresse,

Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,

Du protecteur noblement oubliés,

Du protégé sans regret publiés.

C'est des vertus l'histoire la plus pure.

L'histoire est courte, et le livre est réduit

A deux feuillets de gothique écriture

Qu'on n'entend plus, et que le Temps détruit.

VOLTAIRE.

LE TRAVAIL, LA SANTÉ, L'ESPÉRANCE, LA LIBERTÉ, LA PROVIDENCE.

Fils de l'Érèbe et de la Nuit, le Travail a des épaules robustes; il est fort et de haute taille. Autour de lui sont les instruments dont il doit se servir.

Le travail est mon Dieu, lui seul régit le monde,
Il est l'âme de tout; c'est en vain qu'on nous dit
Que les Dieux sont à table ou dorment dans leur lit,
J'interroge les Dieux, l'air et la terre, et l'onde :
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans ;
Son vieux père Saturne avance à pas lents ;
Mais il termine enfin son immense carrière,
Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.
Sur son char de rubis, mêlé d'azur et d'or,
Apollon va lançant des torrents de lumière.
Quand il quitta les cieux, il se fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin :
Il travaille toujours.
Neptune, chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir et crasseux, courbé sur son enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.

VOLTAIRE.

La Santé porte aussi le nom d'Hygie. Elle est assise sur un trône, près d'un autel qu'entoure un serpent. Elle tient une coupe à la main.

A Rome, deux temples furent consacrés à l'Espérance. Elle avait une corne d'abondance, des

fruits, des fleurs et une ruche à miel. Souvent elle s'appuie sur une ancre.

La Liberté porte le bonnet phrygien; elle a



un sceptre, un joug rompu est à ses pieds. Parfois elle est sur un char. Souvent elle s'appuie sur une table des lois, et dans sa main est l'épée qui doit les défendre.

La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux, qui lui sont ouverts...

DE BÉRANGER.

La Providence est représentée sous les traits d'une femme âgée, qui tenait d'une main une corne d'abondance, et de l'autre une baguette pour protéger le globe du monde.

LA RENOMMÉE.

Elle était la messagère du souverain des Dieux.
Virgile lui donne une taille énorme et la dépeint
couverte d'yeux, d'oreilles et de bouches.

Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieus ?
C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers :
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

J.-B. ROUSSEAU.

Entre le ciel, la terre et l'empire des ondes,
S'élève un vieux palais aux confins des trois mondes :
Là, sur tous les pays l'œil se porte à la fois ;
Là, de tous les humains l'oreille entend la voix.
Au sommet d'une tour qui n'est jamais fermée,
C'est là que nuit et jour veille la Renommée.
On y voit en tout temps cent portiques ouverts,
Échos de tous les bruits qui courent l'univers.
Ce palais merveilleux, bâti d'airain sonore,

Rend le son, le répète, et le répète encore.
La voix roule à travers cent tortueux détours :
Ce ne sont point des cris, mais des murmures sourds,
Pareils au bruit lointain de la mer mugissante,
Pareils aux roulements de la foudre mourante.
Un peuple curieux en assiège les murs :
Il vient, il va, revient, et cent récits obscurs,
Amas tumultueux de confuses paroles,
Mêlent aux vérités des mensonges frivoles.
L'un dit, l'autre redit ; la rumeur en son cours
Grossit de bouche en bouche, et le faux croît toujours.

OVIDE.

LA VICTOIRE.

Styx, fille de l'Océan et de Thétis, fut mère de
la Victoire. Cette déité fit la conquête de tous les
pays et de tous les héros. On lui éleva des temples
dans la Grèce et dans l'Italie.

Le front brillant d'une noble gaîté,
Le pied posé sur un globe mobile,
La déesse, d'une aile agile,
Vole vers l'immortalité.

D'une main elle inscrit au temple de Mémoire
Le nom de ses amants ; l'autre offre le laurier
Et la palme enlacée au paisible olivier,
Pour nous prouver que la solide gloire
Est le fruit de la Paix comme de la Victoire.

DEMOUSTIER.

A Rome, on la nommait Adorea, et on lui offrait
des gâteaux salés de pur froment.

La foudre ayant brisé les ailes de sa statue, Pompée rassura le peuple en s'écriant : « Romains, » les Dieux ont coupé les ailes de la Victoire ; » elle ne peut plus nous échapper. »

La Victoire, par l'ordre de sa mère Styx, seconda Jupiter dans sa lutte contre les Titans ; et le roi de l'Olympe, pour récompenser les services de Styx et de sa fille, décréta que les Dieux jureraient par son nom, et que ceux qui violeraient ce serment seraient exilés dix ans de la cour céleste et privés du nectar et de l'ambrosie.

L'ABONDANCE, LA NATURE,
LES PRIÈRES, LA NÉCESSITÉ,
LE MENSONGE, LA VOLUPTÉ,
LA LICENCE, LA MOLLESSE.

L'Abondance est représentée sous la figure d'une femme robuste qui renverse une corne remplie de fruits.

La Nature, fille ou femme de Jupiter, préside à tout ce qui existe. C'est une forte femme, ayant un double rang de mamelles, pour marquer combien elle est féconde et le soin qu'elle prend de nourrir tous les êtres. Dans le superbe bas-relief du musée Pio-Clémentin, on la voit sous les traits d'un enfant.

Les Prières, filles de Jupiter, sont humbles, ti-

mides, boiteuses, car elles sont souvent maltraitées. Elles suivent, les yeux baissés, Até ou l'Injure, qui parcourt le monde d'un pied léger. Révérées par l'homme, elles se chargent d'offrir ses vœux à Jupiter et lui ouvrent la voie du bonheur. Méprisées, rejetées, elles livrent à la vengeance d'Até l'impie et l'orgueilleux.

La Nécessité, fille de la Fortune, commande aux hommes et aux Dieux. Elle a des mains de bronze et tient de longues chevilles et des coins acérés. Corinthe lui éleva un temple.

Le Mensonge est représenté sous les traits de Mercure, qui est le dieu des larrons et de l'éloquence trompeuse.

La Volupté est une femme presque nue, cou-



ronnée de roses, et tenant une coupe d'or dans laquelle boit un serpent.

On voit la Licence frappée de la foudre vengeresse au moment où elle s'efforce de briser une table des lois et la balance de la justice.

La Mollesse, compagne de la Paresse, est fille de la Nuit et du Sommeil. La tortue et le limaçon lui furent consacrés.

La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
O Nuit ! que m'as-tu dit ! Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte ?
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour,
On reposait la nuit, on dormait tout le jour ;
Seulement, au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

.....
O toi ! de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
Ah ! Nuit ! ne permets pas... La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

BOILEAU, *le Lutrin*, chant II.

LA FAIM, LA FRAUDE,
LA TERREUR, LA DISCORDE,
LA CALOMNIE, L'ENVIE.

La Faim, surnommée *Malesuada*, ou donneuse de mauvais conseils, est fille de la Nuit ; elle habite les Enfers. Les Lacédémoniens lui avaient dédié un autel dans le temple de Minerve. On la représente misérable, hâve, pâle, maigre, abattue, les yeux creux, le teint plombé, les dents jaunes, les bras décharnés et les mains derrière le dos.

Moitié femme, moitié serpent, la Fraude sourit pour mieux tromper ; sa queue est armée du dard mortel d'un scorpion.

La Terreur précède le char de Mars. Sur un corps de femme elle a une tête de lion ; son regard est farouche. Elle a dans les mains un poignard, une torche et des serpents.

La Discorde, fille de la Nuit, est mère d'une nombreuse famille, dont voici l'énumération : l'Oubli, la Faim, la Douleur, les Combats, les Meurtres, les Batailles, les Destructures, les Disputes, l'Injustice, l'Iniquité, le Serment. Elle ne fut point admise aux noces de Thétis et de Pélée, et on sait que, pour

se venger, elle jeta sur la table du festin une pomme avec cette inscription : A la plus belle.

Coiffée de serpents, elle tient à la main une torche ardente, et, de l'autre, une couleuvre et un poignard. Son visage est livide, l'écume sort de ses lèvres, son regard est farouche. Jupiter la chassa du ciel.



La Calomnie et l'Envie sont filles de la Nuit. Les poètes qui ont été leurs victimes ou qui leur ont

sacrifié les ont célébrées dans leurs vers. J. - B. Rousseau dit, en parlant de la Calomnie :

Quel ravage affreux
N'excite point ce monstre ténébreux,
A qui l'Envie, au regard homicide,
Met dans la main son flambeau parricide,
Mais dont le front est fait avec tout l'art
Que peut fournir le Mensonge et le fard ?
Le faux Soupçon, lui consacrant ses veilles,
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles ;
Et l'Ignorance aux yeux distraits
Sur son rapport prononce nos arrêts
Voilà quels sont les infidèles juges
A qui la Fraude, heureuse en subterfuges,
Fait avaler un poison infernal ;
Et tous les jours, devant son tribunal,
Par les cheveux l'innocence traînée
Sans se défendre est d'abord condamnée.

J.-B. ROUSSEAU.

L'ENVIE ET SON ANTRE.

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, et du haut de son trône
Dicte à ses sœurs les savantes leçons
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du Temps creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, des serpents nourrie et dévorée,
Veille l'Envie, honteuse et retirée,

Monstre ennemi des mortels et du jour,
 Qui de soi-même est l'éternel vautour,
 Et qui, traînant une vie abattue,
 Ne s'entretient que du fiel qui la tue :
 Ses yeux caves, troubles et clignotants
 De feux obscurs sont chargés en tous temps.
 Au lieu du sang, dans ses veines circule
 Un froid poison qui les gèle et les brûle,
 Et qui, de là porté par tout son corps,
 En fait mouvoir les horribles ressorts.
 Son front jaloux et ses lèvres éteintes
 Sont le séjour des soucis et des craintes.
 Sur son visage habite la pâleur,
 Et dans son sein triomphe la douleur,
 Qui sans relâche à son âme infectée
 Fait éprouver le sort de Prométhée.

J.-B. ROUSSEAU; *Allégories.*

Nous avons cité quelques-unes des divinités allégoriques les plus remarquables; mais nous n'avons pas eu l'intention de les faire connaître toutes. Le nombre en est si grand que cela serait difficile. Il en est de même de cette foule de rois, d'empereurs et de personnages puissants qui eurent la folie de se croire des dieux, et trouvèrent des hommes assez lâches pour leur accorder, de leur vivant, un culte et des hommages. Tels furent la plupart des monarques de l'Égypte et les empereurs romains.

En terminant, nous parlerons de quelques fables

qui sont intimement liées à la mythologie grecque, et doivent la compléter.

PHILÉMON ET BAUCIS.

Philémon et Baucis étaient deux pauvres vieillards de Phrygie qui trouvaient, dans leur affection mutuelle, un bonheur que rien n'avait troublé. Un jour, deux voyageurs à l'extérieur misérable, après avoir inutilement demandé l'hospitalité aux habitants du village, vinrent frapper à la porte de leur humble chaumière. Les vieux époux s'empressent d'accueillir ces hôtes inconnus et de partager avec eux leur modeste repas. Soudain, ils s'aperçoivent que la coupe remplie de vin ne peut se vider.... Ce prodige dessille leurs yeux. Ils reconnaissent Jupiter et Mercure, et, prosternés, ils leur adressent de pieux hommages. Bientôt les nuages se rassemblent, la foudre éclate, et consume le bourg et ses habitants; mais Philémon et Baucis sont sauvés... Un temple superbe a remplacé leur chétive demeure.

Ils vécurent long-temps heureux, moururent le même jour, et furent métamorphosés, Philémon en chêne, et Baucis en tilleul.

PYRAME ET THISBÉ.



Deux jeunes Thébains, Pyrame et Thisbé, s'aimaient sans espoir de s'unir, car leurs familles étaient depuis long-temps divisées par la haine. Ils résolurent de s'enfuir ; le jour fixé pour le départ, ils se donnèrent rendez-vous hors de la ville, sous un mûrier blanc. Thisbé arriva la première. Le crépuscule régnait encore. Tout à coup une lionne paraît : la jeune fille, épouvantée, laisse tomber son voile, que la lionne prend dans sa gueule ensanglantée. Pyrame arrive et ne voit point son amante... Un voile tout sanglant s'offre à ses re-

gards : c'est celui de Thisbé ! Dans son désespoir, il tire son poignard et se tue. Au moment où il expire, Thisbé revient sur ses pas ; elle voit Pyrame expirant, saisit le même poignard et se le plonge dans le cœur.

..... Elle expire et meurt en l'embrassant.
Les derniers battements de leurs cœurs se répondent,
Dans leurs derniers baisers leurs âmes se confondent,
Et viennent habiter le bienheureux séjour,
Asile où la Vertu réside avec l'Amour.

DEMOUSTIER.

Le sang jaillit sur le mûrier : ses fruits, qui étaient blancs, changèrent de couleur et devinrent rouges.

POLYPHÈME ET GALATÉE,
PYGMALION.

Polyphème, le plus redoutable et le plus hideux des Cyclopes, aime Galatée, la plus belle et la plus tendre des Néréides. Tout le jour assis au bord d'une fontaine, il négligeait le soin de ses troupeaux et murmurait des airs tendres. Il peignait sa noire chevelure avec un râteau de fer et rasait avec une faux sa barbe longue et touffue. Galatée restait insensible, et de plus elle aimait en

secret Acis, fils de Faune et de la nymphe Syméthis. Polyphème les surprit un jour qu'ils étaient réunis dans une grotte, et il écrasa Acis sous un énorme rocher. Le sang de ce berger donna naissance à un fleuve. Lorsque le Destin eut confié au sage Ulysse le soin de punir la cruauté du prince des Cyclopes, Polyphème, qui n'entendait plus les chants de Galatée, n'osait plus lui adresser ses langoureuses plaintes.

L'œil morne, froidement couché sur le rivage,
Le géant, étendu sur un rocher sauvage,
Tantôt croyant du jour entrevoir la clarté,
Fixait, en soupirant, son œil ensanglanté
Vers l'ancre où reposait peut-être Galathée...
Les antres mugissaient de ses soupirs confus,
Et l'Écho murmurait : Je ne la verrai plus.

DEMOUSTIER.

Apollon délivra Polyphème de cette douloureuse existence. Ce dieu, voulant venger la mort de son fils Esculape, le tua à coups de flèches ainsi que les autres Cyclopes, qui avaient forgé les foudres meurtrières.

Le nom de Cyclopes vient du mot grec *cyclos*, qui veut dire cercle, à cause de la forme circulaire de l'œil unique qu'ils avaient au milieu du front.

Pygmalion, habile statuaire, fit une statue si belle qu'il en devint amoureux ; il supplia Vénus de

l'animer. La déesse exauça son vœu ; Pygmalion eut de cette étrange épouse Paphus, qui bâtit la ville de Paphos dans l'île de Chypre.

HÉRO ET LÉANDRE, ACONCE ET CYDIPPE.



Léandre habitait Sestos. Il aimait une jeune prêtresse de Vénus, Héro, qui demeurait dans Abydos, sur la côte opposée de l'Helléspont. Guidé par une torche allumée que tenait Héro, Léandre traversait chaque nuit le détroit.

Léandre, conduit par l'Amour,
En nageant disait à l'orage :
Laissez-moi gagner le rivage,
Ne me noyez qu'à mon retour.

PARNY.

Une tempête le surprit au milieu de cette course hardie, et il se noya. Le lendemain, les flots portè-